



*La vie en désordre* L'Amourier éditions 2005

par Lionel Destremau (Revue CCP Marseille)

“Un jour, tout simplement, les mots manquent”. De cette constatation Bernard Noël a fait un livre sec et sombre, où le corps de la langue absente se voit torturé par les mots de celui-là qui creuse et comme martèle même le rien aérien du manque inscrit en lui, ce “mouvement du noir une chose / ossifiée par l’attente”. Entourées de deux réflexions pointues en préface et postface, trois sections de poèmes viennent livrer au lecteur le fruit d’une expérience de vide et de vertige, ce qui reste, – la sueur des mots<sup>1</sup> –, lorsque le vocable vient justement à disparaître et que le corps tout entier se met à chercher son air, sa respiration, sorte de poisson hors de l’eau du langage : “un chien mental flairer le vide / flairer l’odeur qui n’existe pas / l’interminable odeur du rien”. Mais à l’abrupte violence de certaines images morbides<sup>2</sup> vient cependant répondre le déroulé de la pensée et du temps, l’impression se poursuit, et une vie, encore...<sup>3</sup>

1. “La sueur des mots est une métaphore qui, en choisissant de se dire en termes très concrets, vouait détruire l’image qu’elle est pour se donner à voir littéralement telle qu’elle se dit”. écrit Bernard Noël.
2. “Envie de manger le squelette / en finir avec tous les restes / pas de pitié”
3. “Quelle preuve attendre de la langue / un mouvement remue dans l’ombre / mais ce n’est pas même de l’ombre”. “La pensée s’effondre là”.

## Fidélité de Bernard Noël

par Jean-Marie Barnaud (site Remue.net. L’article complet : <http://remue.net/spip.php?article855>)

(...)

Mais, si je puis dire, la vie, elle non plus ne triche pas, pas plus que le temps. Et ce livre, *La vie en désordre*, que publie Bernard Noël à L’Amourier, livre dont il dit lui-même quelle “gêne” “il avait éprouvée lors d’une lecture en public en découvrant la noirceur” des poèmes qu’il offre, témoigne d’une expérience douloureuse, quasi ontologique, à partir de laquelle, le travail d’écriture se voit à nouveau soupçonné, ainsi que la raison d’être de l’écrivain. Mais, cette fois-ci, ce ne sont pas les modèles figés de la culture qui sont la cause du soupçon : c’est le langage lui-même, dès lors que brutalement il fait défaut, comme dans une terrible épreuve d’aphasie, et, par voie de conséquence, le corps, s’il est vrai que “toute impression forte affecte le corps” : “Un jour, les mots vous manquent et, soudain, voici l’abrupt, le vide en haut ou en bas, sans horizon”[2]. *La vie en désordre* commente longuement l’expérience dans une préface, *De la sueur de mots* et une postface, *Ce désir d’écrire*, qui travaillent en miroir à décrire la rencontre de ce “vide”, de ce “rien”, devant lesquels la pensée achoppe et d’où elle se détourne, puisque, par nature, elle ne peut les parler. Dès que les mots vous manquent, c’est comme la mort visible et en même temps absente, la mort qu’on ne peut se représenter :

*Ce pourrait être la mort et, en vérité, ce devrait l'être, et ce n'est pourtant que la vision d'un lieu dans lequel la destruction même est détruite au profit d'une absence infinie. La pensée s'effondre là, mais comme elle ne supporte pas son effondrement, elle reprend aussitôt son cours en réduisant l'accident aux dimensions d'un trou d'air. Le trou de mémoire. Reste l'impression. Une impression mortelle et sa sueur.*

Voilà bien à nouveau une expérience de la limite, celle d'une bordure, d'un "à pic", et du vertige qu'ils provoquent. Tout poème, s'il est parole de fidélité, une fois vécue l'expérience, portera la marque de cet "effroi", il sera le précipité d'une perte nécessaire ; et l'image qui vient très souvent, non seulement dans ce livre, mais ailleurs, dans l'entretien par exemple, sera celle – plus révélatrice du reste de la peur que de l'effort pour en rendre compte – de la sueur : "sueur de mots", "suintement", "transpiration". Où l'on retrouve le corps dans son travail. Cependant que l'écrivain, renvoyé à son impuissance, se dédouble, et s'interroge sur la légitimité de sa pratique et sur son pouvoir.

Encadrés par ces deux essais, *La vie en désordre* propose trois poèmes sur les mêmes thèmes [3], d'une écriture abrupte et sévère, sous la forme de courts tercets ou de distiques dont la tonalité est sombre, en effet. Manière de forcer, ou de forer, la langue, même si l'on sait bien son impuissance, puisque jamais "aucun nom n'a créé sa chose" :

*Quelle preuve attendre de la langue un mouvement remue dans l'ombre mais ce n'est pas même de l'ombre*

*un froissement dans l'air qui bouge et tout à coup le bord de quoi un mot cherche son origine*

C'est aussi que "monte l'amertume de l'âge", à voir comme le corps se défait, se déchire, "estropié en morceaux vomis". Les images, dans ces poèmes, sont violentes, comme l'est le geste cruel du temps à quoi elles font écho :

*une fraîcheur terrible à travers tant d'écorchements de cratères charnus crachant vieilles guenilles*

*on ne sait quelle nudité obscure les mains clouées le flanc ouvert la jeunesse à flots coulant*

*l'au-delà est passé en-deçà éruption puis la fleur épanouie des muscles autour de l'os*

## **D'une rébellion**

Poèmes sombres ? Oui. Mais aussi il y a ce livre : c'est-à-dire ce corps neuf, dressé dans sa fragilité, mais à nouveau offert, à nouveau à prendre. Depuis l'origine le geste fidèle d'écrire ne s'est jamais interrompu : on sait bien "qu'aucune écriture ne pourrait sauver le vif", on continue cependant à écrire. C'est que le vif n'est pas à sauver. Il est là, simplement. Et cette seule présence, même dans le désarroi, fait signe. Et c'est pourquoi l'on peut écrire, *même si* :

*je t'aime dans le présent du mot cependant qu'il me désespère tant il remue de jamais assez*

Pour moi, je m'émerveille de cette capacité toujours vérifiée de la vie, et de l'esprit, à renverser le désespoir, le négatif, la perte, le manque, l'abandon. C'est là, ce retournement, dont Hölderlin a formalisé en son temps la nécessité, tandis qu'il exprimait aussi l'espèce d'enthousiasme qui le tournait vers l'idée d'un devenir encore possible, entrevu même depuis les versants les plus sombres de sa vie, c'est bien là ce dont la poésie le plus souvent témoigne. Et comment l'événement en apparence le moins visible, le moins lisible, ou le plus cruel

peut être source de liberté. (On songe, bien sûr, à Bousquet : voyez Deleuze, Logique du sens, “de l'événement”. Aussi, Alain Freixe, ou encore Philippe Rahmy ici même.) Cela, il me semble que l'œuvre de Bernard Noël, quoi qu'il en soit du “désordre” que la vie laisse croître en elle, trouve – comme on l'a déjà dit, n'est-ce pas, à propos du “désert” qui “croît” – la force et les armes pour pousser le corps à reprendre la main sur ce qui prétend le nier. Voyez la dernière phrase de l'entretien avec Alain Freixe, et comment elle retourne en puissance de vie le désespoir à quoi semble nécessairement conduire une analyse des procédures “suicidaires” que met en place, de nos jours, une politique globale qui “travaille à la fin du monde” :

“Dès lors, tout devient désespéré, mais comme par retour, le désespoir libère en nous une énergie rebelle. C'est toujours dans le noir que la langue s'ajuste au corps et c'est depuis ce fond que suinte “l'invécu” dans lequel l'humain s'éclaire à contre mort...”

Jean-Marie Barnaud - 1er juillet 2005

